

La mégalopole une forme d'écriture automatique

Los Angeles a donné lieu à nombre d'interprétations théoriques tant sur le plan urbain qu'esthétique. Marc Angélie, qui enseigne l'architecture à l'université de Californie du sud (Usc), nous livre ici sa lecture d'une ville contradictoire où le banal, l'automatique, le circonstanciel, la simulation produisent un univers paradoxal dans lequel il voit une expression de l'inconscient collectif.

La métropole de Los Angeles, présentée par le Times Magazine comme une des dix mégapoles qui atteindront une population de quinze à vingt millions d'habitants d'ici l'an 2000, ne peut se décrire en termes traditionnels d'urbanisme. Des approches nouvelles sont nécessaires pour appréhender le phénomène d'expansion urbaine qui étend les limites de la ville au-delà des horizons concevables.

Los Angeles n'étant pas une ville au sens traditionnel, on peut la voir comme une région formée par une accumulation de structures urbaines et suburbaines couvrant de façon monotone de vastes surfaces de territoire. Dans *L'espace critique*, Paul Virilio remarque cette perte de dimension de la métropole contemporaine, où la notion de mesurable s'évanouit. On pourrait décrire Los Angeles comme fondamentalement a-dimensionnelle.

Dans ce contexte, une lecture traditionnelle de la ville en tant qu'artefact formel n'est pas soutenable. Historiquement, des trames particulières ont émergé dans le développement de Los Angeles, sans avoir été projetées. L'accent a été mis non pas sur la forme architecturale en soi mais sur les méthodes de production qui ont contribué à la fabrication concrète de la ville. Dans ce contexte, la forme architecturale peut se lire a posteriori comme le résultat ou le corollaire de certaines actions. L'analyse qui suit suggère cinq lectures de la ville et tente d'identifier les forces qui ont contribué à la définition de sa forme actuelle.

Le banal extraordinaire. Les concepts de banal et d'ordinaire sont fondamentaux dans la formation du tissu urbain de Los Angeles. En 1972, Robert Venturi et Denise Scott Brown, dans *Learning from Las Vegas*, ont identifié ce phénomène comme étant caractéristique de la ville américaine contemporaine. L'architecture est vue dans des termes de nécessité pure, de fonctionnalité et de rentabilité économique. La construction n'est que l'utilisation de méthodes qui mènent directement à des fins identifiables. "Construire de manière conventionnelle, soulignent-ils, c'est utiliser des matériaux et une ingénierie ordinaires, c'est accepter l'organisation actuelle et habituelle de l'industrie de construction, ainsi que sa structure financière, dans l'espoir d'assurer une construction rapide, solide et économique. Ceci est bon dans le court terme et, en grande partie, le court terme c'est ce pour quoi nos clients nous ont engagés".

L'industrie du bâtiment obéit aux critères écono-

miques pour construire au plus vite et au plus bas prix. Les conséquences formelles d'une stratégie de ce type ont une influence capitale sur la définition de l'environnement urbain. La structure de l'industrie du bâtiment détermine celle de la ville. Le résultat est un tissu urbain monotone, très étendu, qui donne l'impression d'une entité unifiée, extraordinaire dans son expansion mais ordinaire dans sa substance. L'ordinaire, le court terme, l'évident, tout contribue à la manifestation anonyme d'une architecture qui, toujours selon Venturi et Scott Brown, est considérée comme "presque bien".

L'écriture automatique. Le concept de métier n'est guère applicable dans l'industrie du bâtiment aujourd'hui. Contrairement à sa définition traditionnelle, la construction n'est plus ni une discipline ni une expression poétique. Au contraire, la banalité des techniques constructives ne nécessite pas une main-d'œuvre qualifiée. La performance repose sur un répertoire réduit de tâches simples. A l'intérieur d'un tel contexte, la production architecturale ne se comprend que dans les limites de considérations pragmatiques. Résoudre des problèmes en empruntant la voie de moindre résistance constitue le principal mode d'opération de l'architecte.

A l'échelle d'une ville comme Los Angeles, le caractère répétitif des méthodes utilisées est tel que leur résultat peut être considéré comme une forme d'écriture automatique. Pour emprunter une expression de Reyner Banham, ces méthodes semblent être "gouvernées indiscutablement par des lois d'automatisme". Un tel concept, appliqué à l'urbain, révèle une préférence pour ce qui semble ne pas être planifié. La production de la ville, que n'entrave pas la volonté d'un individu, apparaît comme une forme d'expression collective, intrinsèquement anonyme.

Comme l'avant-garde européenne des premières décennies de ce siècle l'a suggéré, l'écriture automatique opère dans le domaine du subconscient qui se manifesterait dans la réalité des expériences concrètes. Reyner Banham dans *Los Angeles, the architecture of four ecologies*, décrivant le territoire plat de la ville comme une plaine du "ça", se réfère à une terminologie similaire, empruntée au champ de la psychologie. Le terme "ça", employé par Freud pour décrire le monde de l'inconscient, est utilisé ici pour identifier la structure latente des aménagements urbains. Selon lui, "l'image que le monde a de Los Angeles est celle d'une plaine infinie, infiniment

Trois aspects du tissu urbain de Los Angeles : monotonie infinie, banalité ou brusque confrontation à l'écheveau des réseaux de circulation. Photos : Robert Cameron.



tramée de rues infinies..." A considérer certaines des pulsions les plus fondamentales et les moins attrayantes de la psychologie urbaine de Los Angeles, ces plats territoires sont bel et bien le pays psychique de son "ça".

Une uniformité sous-jacente délimite le territoire subconscient de la culture d'une ville. Dans ce contexte, les processus de construction, tant au niveau des constructions individuelles qu'à celui de l'échelle urbaine, semblent être motivés par une forme normative de comportement : la production de la ville est un acte automatique mais néanmoins collectif.

De manière fort contrastée, les morceaux d'architecture individuelle ou les formes urbaines qui montrent un réel souci de savoir-faire, de pensée ou de sensibilité urbaine, suscitent la perplexité. Ils sont souvent salués comme représentant les potentialités d'un lieu où l'avenir a plus de valeur que le passé, et deviennent une voie d'investigation. En réaction à ce tissu d'uniformité, l'individu est perçu comme exceptionnel ou simplement conscient.

L'opportun et le hasard. Voir la construction comme une écriture automatique, c'est accepter le circonstanciel comme stratégie dans la formation du tissu urbain. Le rapport entre les parties constituantes de la ville est régi par leur juxtaposition, c'est-à-dire par une coïncidence qui aboutit à un amalgame ad hoc d'assemblages incompatibles. Autoroutes, lignes à haute tension, stations-service et panneaux d'affichage, tout comme immeubles commerciaux et logements, sont jetés pêle-mêle sans égard pour leurs identités respectives. La cohérence qui repose sur un ordre formel unifié est remplacée par la rencontre d'éléments aléatoires disparates. L'irrégularité remplace la régularité et le désordre l'ordre.

Quand le hasard devient intentionnel, une autre forme d'ordre est suggérée. La manifestation de cette cacophonie architecturale, régie par ce qui semble être une planification du hasard, pourrait être l'expression d'une forme libérée d'ordre où les discontinuités apparaissent être les composantes essentielles d'une urbanité contemporaine. Dans *Les mots et les choses*, Michel Foucault a identifié un tel phénomène comme étant une formation hétérotopique qui admet la coexistence des extrêmes. On arrive à une cohésion fondée sur l'exploitation des différences, sur l'assemblage d'éléments d'origine fondamentalement opposée. Le mélange ethnique